

26. *Psychanalyse et culture grecque* : articles de D. Anzieu, F. Carapanos, J. Gillibert, A. Green, N. Nicolaïdis, A. Potamianou
Yvonne Vernière

Citer ce document / Cite this document :

Vernière Yvonne. 26. *Psychanalyse et culture grecque* : articles de D. Anzieu, F. Carapanos, J. Gillibert, A. Green, N. Nicolaïdis, A. Potamianou. In: *Revue des Études Grecques*, tome 94, fascicule 445-446, Janvier-juin 1981. pp. 248-250;
https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1981_num_94_445_1276_t1_0248_0000_5

Fichier pdf généré le 18/04/2018

plus anciennes cités ioniennes. Une autre inscription invente une décision du *koinon* des Crétois.

Les légendes ne sont donc pas des souvenirs historiques mais le produit de ce que l'on pourrait appeler l'imagination historico-littéraire. Ceci n'exclut pas la recherche d'une cohérence et l'élimination progressive des contradictions.

Guy LACHENAUD.

25. FAYER (Carla). *Il culto della dea Roma, origine e diffusione nell'impero*, Editrice Trimestre Pescara, 1976, 326 p.

Malgré son titre ce livre concerne surtout le monde grec, puisque c'est en Orient et sur le modèle du culte des souverains hellénistiques que s'est développé celui de la déesse Rome.

C. Fayer suit l'ordre chronologique des apparitions du culte de cette nouvelle déesse, du début du II^e siècle avant J.-C. à la fin du III^e siècle après J.-C., en Orient puis en Occident. La première partie est consacrée à l'époque républicaine, la seconde et la troisième à l'époque impériale, respectivement en Orient et en Occident. L'auteur distingue en outre des cultes provinciaux et des cultes locaux.

Si l'on met à part une première attestation du culte à Locres (en 277 ou 204) dont la signification est douteuse, il commence à se développer à Smyrne (en 195). Puis viennent Delphes et Chalcis. En général l'apparition du culte est motivée par un événement politique important pour la cité qui l'adopte. Ainsi, après le traité d'Apamée (en 188), qui consacre la défaite d'Antiochus III, les cités asiatiques se soumettent avec empressement à cette Rome qui est la plus forte. Les cités cariennes et lyciennes, pour leur part, adhèrent à ce nouveau culte lorsque Rome les arrache à la domination de Rhodes. Puis viennent les villes de Macédoine, une Macédoine tout juste délivrée par Q. Cecilius Metellus (148). Après le leg par Attale III de son royaume à Rome, les cités lydiennes découvrent à leur tour la déesse Rome.

A l'époque impériale le culte de la déesse Rome est très souvent associé à celui d'Auguste, mais on distingue plusieurs cas, selon que la cité avait déjà ou non un culte de Rome, qu'elle l'adopte en même temps que celui d'Auguste, ou qu'elle dissocie les deux. Il est remarquable qu'en Occident le culte de Rome n'apparaît qu'à l'époque impériale et associé à celui d'Auguste.

Particulièrement intéressants et précieux sont les index qui fournissent scrupuleusement les sources littéraires, épigraphiques, papyrologiques et numismatiques, et donnent toutes les indications historiques et géographiques nécessaires.

Nous devons remercier C. Fayer de nous faire sentir combien la domination romaine était bien reçue par tant de cités de toutes les régions de l'empire.

Sylvie FRANCHET D'ESPÈREY.

26. *Psychoanalyse et culture grecque* : articles de D. Anzieu, F. Carapanos, J. Gillibert, A. Green, N. Nicolaïdis, A. Potamianou, Collection *Confluents psychanalytiques*, Paris, Belles Lettres, 1980, 243 p.

Depuis Freud et sa *Traumdeutung* de 1900, ses successeurs n'ont cessé de faire référence aux mythes tragiques de la Grèce, et singulièrement au mythe d'Œdipe, comme à des miroirs privilégiés de la complexité et des conflits de l'âme humaine. C'est dans cette optique que se placent résolument les auteurs, français et grecs, tous psychanalystes, dont les articles sont groupés dans ce volume. Quelques-uns sont inédits : ainsi le bref essai de J. Gillibert (p. 101-108) intitulé « *Cassandre je pense à vous...* ». L'auteur, metteur en scène et acteur, s'attache à ce personnage méconnu, à cette « barbare, asiatique, Troyenne » qui « casse la vérité grecque, celle de la logique » et incarne l'idée de Néant. Ou encore l'étude originale de F. Carapanos et A. Potamianou (*Langage désir*, p. 53-100) qui, à partir de plusieurs centaines de locutions grecques impliquant l'idée de nourriture (τροφή, ἐσθίω, ἔδω), retrace l'histoire pulsionnelle sous-jacente à cette notion à travers tous les moments de la langue, de l'antiquité à nos jours. Mais la plupart de ces articles sont des reprises de travaux antérieurs qui, par des approches variées, aboutissent tous au « questionnement œdipien ».

D. Anzieu, dans un article paru en octobre 1966 dans les *Temps modernes*, intitulé *Œdipe avant le complexe* (p. 9 à 52), tente de montrer comment « la fantasmagorie œdipienne, apparue dès les origines mêmes de la théogonie, accompagne le dénouement tragique qui met fin à la race des héros, à Athènes, à Argos, à Thèbes ». Il cherche ensuite à montrer que l'*Œdipe-Roi* de Sophocle est une réfraction analogique d'un « ressenti » œdipien antérieur. A. Green, effectuant une lecture psychanalytique de la *Vie de Thésée* de Plutarque, tente une interprétation œdipienne de la *Théséide* (*Thésée et Œdipe*, p. 109-158). N. Nicolaidis, au long de trois articles (*Proto-œdipe et œdipe œdipisé*, *Œdipe, le message de la différence*, *Mythe et écriture, moyens d'approche de l'appareil psychique*, p. 159-214), revendique le droit du psychanalyste de « diachroniser l'histoire », du fait que certains mythes « devenant universels, fonctionnent comme fantasmes ». Enfin A. Potamianou cherche à trouver dans la *Prométhée* d'Eschyle « le chemin conduisant à l'œdipe » (p. 215-243).

Ces divers auteurs ne manquent pas de se situer par rapport à leurs adversaires et de les attaquer vigoureusement. La polémique de D. Anzieu contre Marie Delcourt et son *Œdipe ou la légende du conquérant* (Liège 1955), celle de N. Nicolaidis contre J.-P. Vernant (*Œdipe sans complexe* dans *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, Maspéro, 1972) mettent en évidence la totale opposition d'orientation entre la perspective freudienne d'une part et les méthodes historiques de l'autre. En effet, avec M. Delcourt et J.-P. Vernant, nous sommes sur un terrain solide. M. Delcourt voit dans la légende d'Œdipe un condensé tardif de rites anciens relatifs à l'accès à la royauté (meurtre du vieux roi, victoire sur le monstre, mariage avec la princesse), toute une procédure de succession qui, transformée par le génie de Sophocle en roman psychologique, introduit les données neuves de culpabilité et de châtement. J.-P. Vernant refuse lui aussi d'interpréter le drame « par référence à l'univers onirique des spectateurs d'aujourd'hui ». C'est qu'il y retrouve d'abord les tensions propres à une époque historiquement datée ; c'est ensuite que, grâce à une étude précise de la progression de l'action, il décèle les préoccupations esthétiques du poète. Ainsi son analyse lui livre-t-elle en Œdipe « le personnage d'une tragédie placé par le poète au carrefour d'une décision, affronté au choix », victime, non d'un « complexe » mais d'une fatalité qui oppose la toute puissance des dieux à la volonté des hommes. Histoire des religions et « psychologie historique » bâtissent donc sur des données positives.

En revanche les auteurs de nos articles partent tous, comme Freud, d'un « ressenti intime » (tentation du parricide et de l'inceste) et le projettent sur la mythologie et la tragédie dont il est, à leurs yeux, la clef de déchiffrement. Avec une remarquable habileté et souvent un indéniable talent, ils parviennent à justifier leurs présupposés en manipulant ingénieusement les données des mythes. Par exemple pour A. Green « les exploits de Thésée contre les brigands de l'Isthme pourraient servir de substituts déplacés au parricide d'Œdipe » et le synœcisme athénien serait « un renoncement à la possession de la mère » et « une tentative de réparation du corps maternel ». Quant à A. Potamianou elle retrouve chez le Prométhée d'Eschyle le même « rapport entre l'omnipotence et la dépression » que chez les malades de son cabinet.

A vrai dire A. Green reconnaît que « Plutarque n'est nullement responsable de cette interprétation de Thésée », Anzieu avoue : « Il est évident que le mythe n'a pas été inventé pour désigner à l'esprit le complexe d'Œdipe » et Nicolaïdis : « Il ne faut pas croire que le « complexe » des Tragiques était le seul motif de leurs créations poétiques ». Nous voilà rassurés. Reconnaissons donc le charme un peu trouble qui s'attache à ce déploiement d'imagination psychanalytique, discutable lorsqu'il prétend retrouver effectivement « le signifié dans le signifiant » et « fantasmatiser la tragédie », mais légitime et suggestif dès lors que les chefs-d'œuvre antiques sont considérées comme des images commodes pour incarner des notions modernes auxquelles leurs auteurs ne songeaient guère.

YVONNE VERNIÈRE.

27. PAISSE (J. M.). *Psychopédagogie de la lucidité*, Bruxelles, Dessart et Mardaga éditeurs, 1976, 197 p.

J. M. Paisse se dit psychothérapeute. On ne saurait donc s'étonner que sa lecture de Platon soit guidée par des préoccupations professionnelles. Mais si son analyse de la maïeutique socratique est juste, on est confondu de sa banalité : « modèle de lucidité », « pédagogue idéal » qui sans cesse se remet en cause ainsi que ses interlocuteurs, etc. Était-il bien utile de répéter tout cela une fois de plus ?

Frappé par l'« actualité » et par l'utilité durable de cette « pédagogie de la lucidité », J. M. Paisse établit ensuite une comparaison avec la méthode cartésienne (p. 75 à 118). Il relève effectivement entre Socrate et Descartes certaines similitudes (division puis restructuration du réel, goût des mathématiques par exemple), mais ce parallèle reste purement analogique, sans que jamais se pose le problème historique d'une éventuelle influence. Suivent deux chapitres (p. 155 à 181) sur l'*éducation selon Montaigne* où l'auteur remarque que celui-ci se réclame à l'occasion de la pédagogie socratique. Mais, ici encore, il s'agit d'un survol très superficiel du fameux chapitre XXVI du livre I des *Essais*.

En somme cet ouvrage fait songer au vieux livre aimable qu'Émile Faguet avait intitulé modestement *Pour qu'on lise Platon*. Les longues citations dont il est émaillé amorceront peut-être chez les lecteurs le désir d'en apprendre plus sur Socrate, Montaigne ou Descartes ?

Y. VERNIÈRE.